

Ah qu'il était doux de vivre au temps de M. Pompidou !  
Temps de la croissance et du progrès,  
temps des certitudes béates aussi bien pour les tenants du progrès  
que pour ceux de la Révolution.

Après la brèche ouverte par les énigmatiques événements de mai 68, tout devait brutalement basculer avec le fameux choc pétrolier de 1973. Depuis cette date, nous voilà installés dans la crise et la mise en scène de la crise. Certains avec quelques nostalgies, qualifient de « Trente Glorieuses », les années 45/75 en estimant qu'à aucun moment de l'histoire, une société n'a connu une telle ère de prospérité. Les politiques actuelles reflétant en cela une préoccupation semble-t-il majoritaire, ne rêvent que de renouer avec ce passé proche et de retrouver les bienfaits de la Croissance.

Illusions que tout cela estime Chesneaux. Les « Trente Glorieuses » ? Allons donc, c'est vraiment être myope et ne pas vouloir voir les énormes contre-productivités et contre-performances du fameux progrès : la perversion de l'espace et du temps, la désertification des campagnes, l'asservissement à un modèle unique de production et de consommation, la déqualification du travail, la domestication de la jeunesse, la misère du Tiers-Monde... L'enrichissement du plus grand nombre, son accession à des logements fonctionnels, à la bagnole et à la télé ne sauraient faire oublier ces fantastiques appauvrissements. Seul notre présent confort nous empêche encore de les voir. La crise est née précisément de l'ensemble de ces contre-productivités et nous n'en sortirons qu'en abandonnant le bien-être apparent de notre condition actuelle. Le livre de J. Chesneaux est dès l'abord attractif. Par son ambition même : faire un détour critique sur ce proche passé afin de mieux définir l'impasse actuelle et les moyens de la dépasser. Par l'épaisseur d'humanité apportée par quelqu'un qui la soixantaine venue, s'interroge et nous interroge. Par la verve et parfois même la

jubilation iconoclaste du non-conformisme renversant les idoles modernes. L'essai doit également beaucoup de sa force, au savoir-faire de l'historien qui étaye son texte bourré de dates et de chiffres, de multiples références et l'agrément d'une grande variété de citations. L'originalité du travail est moins à rechercher dans le type d'analyse en terme de contre-productivité que dans la diversité des domaines explorés (la planète jeune, le temps, l'agriculture, l'intelligentsia...) avec la volonté au-delà des particularités de chaque cas, de faire apparaître la même logique dominante à l'œuvre. Ce travail sur le passé proche et notre présent est tourné délibérément vers l'avenir. Il s'agit d'éviter d'être piégé et d'aider à définir de véritables alternatives partant sur « le stable, le durable et non plus l'éphémère ; le maîtrisé, l'accessible, le contrôlable, le transparent, et non plus le subi passivement et aveuglément ; le localisé, le différent et non plus le banalisé universel ; le léger, l'autonome et non plus la technologie lourde dont on est dépendant ; l'organique et non plus le mécanique ; l'élégant et non plus le fonctionnel ; le réciproque, l'équilibré et non plus le reçu, le consommé facilement ; l'enraciné et non plus le hors-sol » (p.136).

## Les trois piliers de la modernité : le marché mondial, l'Etat et la technique

Pour Chesneaux, la modernité c'est la combinaison de deux phénomènes. Un phénomène de banalisation qui tend à uniformiser les êtres, les objets et les conditions de vie d'un bout à l'autre de la planète et un phénomène d'interdépendance qui aboutit à un contrôle et un câblage généralisés. Le terme de « modernité » n'est qu'une facilité de dénomination de la situation actuelle. Au vrai, derrière ce mot se cache une logique sociale dominante imposée par le contexte économique, l'Etat et la technique.

Le premier pilier de la modernité est incontestablement le marché mondial qui détermine l'orientation de la production dans chaque pays et influence en conséquence profondément son organisation sociale. La logique de recherche du profit capitaliste reste finalement le moteur majeur de l'évolution. Elle ne se contente plus désormais d'exploiter l'individu sur les lieux de travail mais vient le traquer dans tous les compartiments de sa vie. La référence aux travaux de F. Partant (cf. « La fin du développement ») est ici constante ainsi que l'illustration des lois dégagées par cet économiste radical : loi sur la correspondance degré de développement/degré de dépendance (en 1980, un tiers des besoins des Français étaient couverts par des biens étrangers) ; extraversion croissante des économies du Tiers-Monde qui veulent se développer ; application universelle et instantanée des techniques les plus performantes pour les pays qui veulent rester compétitifs...

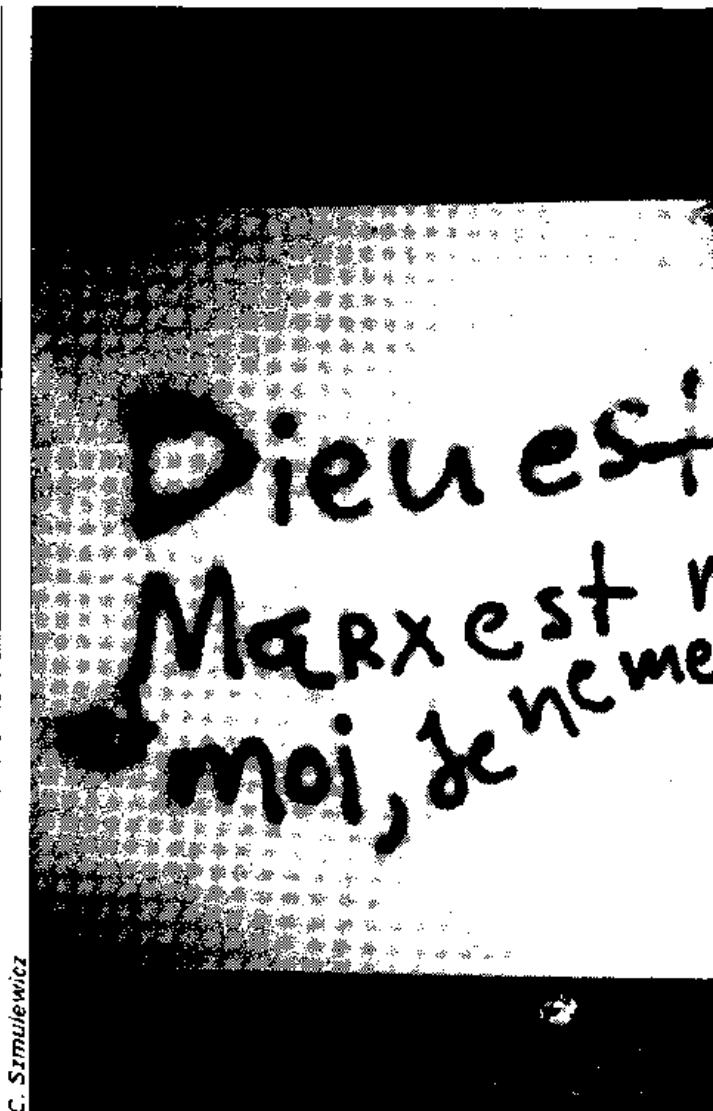


L'Etat devient le partenaire local d'un système planétaire. C'est un souverain captif, un Leviathan téléguider, un auxiliaire du nouvel ordre mondial. En amplifiant le processus de mondialisation/dépendance, en donnant la priorité à la compétitivité et à la rentabilité, il précipite sa propre déchéance. On trouve à cet égard une analyse très suggestive de la V<sup>e</sup> République comme mise en modernité de la France avec trois variantes : la néo-colbertiste avec de Gaulle qui prend appui sur un Etat fort ; la néo-libérale avec Giscard qui propose une insertion docile et conciliante ; la néo-démocrate avec les socialistes actuellement au pouvoir. Le projet de modernisation est dans tous les cas à l'ordre du jour et la concurrence internationale mise en avant. « On n'a pas le choix face à la poussée des Japonais, des Américains... ». Dans le Tiers-Monde, c'est à travers l'installation d'une bureaucratie et de quelques équipements annexes (université, aéroport, télé) que se fait l'introduction dans les temps modernes. Aujourd'hui ce ne sont pas les hommes qui exercent le pouvoir, ce sont les fonctions de pouvoir qui se trouvent des hommes. Le pouvoir politique est géré plutôt que véritablement détenu. Il doit surtout amortir le choc d'une logique économique portant atteinte à certains intérêts acquis, négocier en permanence avec sa base sociale et préserver naturellement les bénéfices des profiteurs de la situation : promoteurs, technocrates, capitalistes hors-sol, managers, « intellectuels de gestion »...

Troisième et dernier pilier de la modernité : la technique. C'est elle qui nous met dans le « hors-sol » et le « hors-temps » en imposant ses normes, ses rigidités, son gigantisme, son opacité. C'est elle qui artificialise et fragilise notre milieu de vie dans sa visée de puissance et de performativité. On peut constater que plus les moyens techniques sont efficaces dans leur secteur particulier, et plus ils ont des effets négatifs sur l'ensemble. « Le barrage d'Assouan est techniquement impeccable... et donc la vallée du Nil est fichue ». Ici, la dette de Chesneaux envers les écologistes est énorme et me semble-t-il, pas assez reconnue. Car enfin qui a ouvert la voie sinon des gens comme B. Charbonneau et J. Ellul qui dans les années cinquante déjà faisaient ce type d'analyse dans l'indifférence générale. Il est vrai qu'on ne peut pas « parler à n'importe quelle époque de n'importe quoi » (Foucault). On ne peut que constater aujourd'hui l'extraordinaire valeur prospective de leurs analyses et l'indigence de certaines autres qui, dogmatisme et parisianisme aidant ont tenu longtemps, trop longtemps le haut du pavé.

### ■■■■■ Quelques voyages en modernité ■■■■■

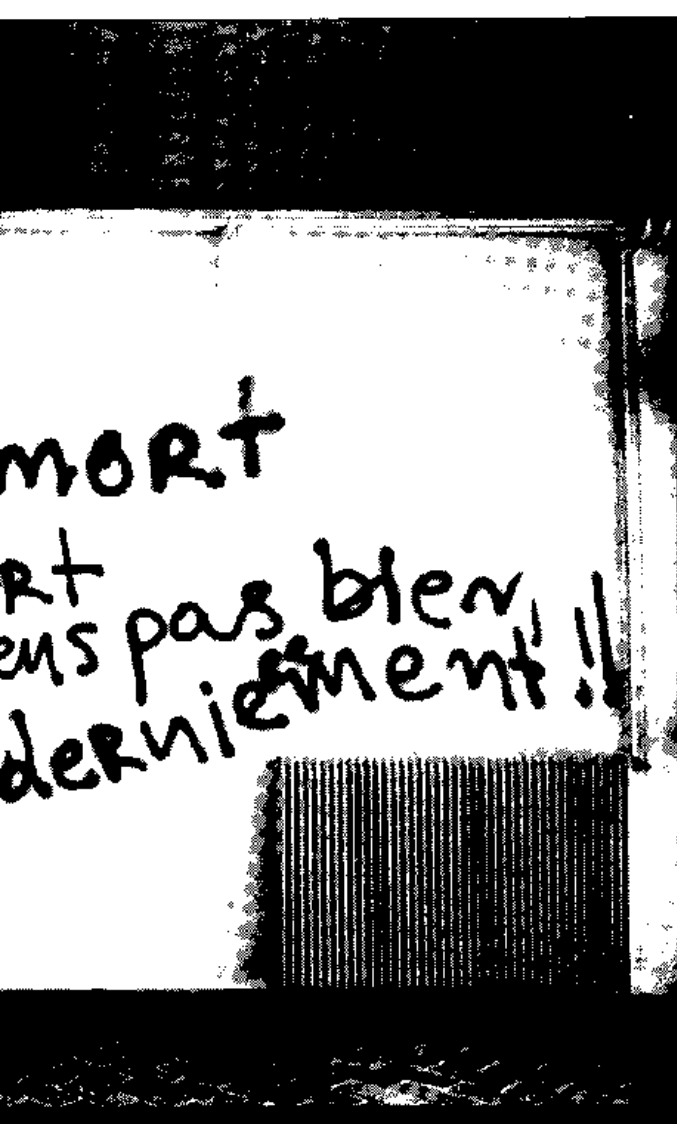
On l'a dit, l'originalité tient moins dans le type d'analyse que dans l'étendue du champ exploré et la solidité de l'enquête. Chesneaux choisit son itinéraire en fonction de ses seuls goûts, ce qui ne va pas naturellement sans quelque arbitraire. Si on accepte de le suivre dans ses choix et son itinéraire en zig-zag, belle ballade en vérité. Elle commence par une réflexion sur ce qu'est devenu le temps dans une société en « apesanteur historique ». La programmation-guidage généralisée, la soumission à la vitesse des machines, l'obsession du changement pour le changement condamne cette société à l'instantanéité et à l'obsolescence. Son présentisme la prive de son passé et réduit son avenir à des modèles de simulation. Le voyage devient plus concret avec un détour par les campagnes. L'agriculture française est devenue la troisième agriculture exportatrice du monde. Le prix à payer pour atteindre cette performance a été ici particulièrement



C. Strumlewitz

lourd : désertification de l'espace rural (7 % de la population active en 1982 contre un tiers en 1945), intégration du monde agricole dans les grands circuits capitalistes en tant que consommateur et producteur et en conséquence, dépendance de l'agriculture par rapport aux groupes financiers et à l'Etat. On franchit ensuite les portes de l'usine pour découvrir les modifications entraînées par la NDIT (nouvelle division internationale du travail), l'introduction des nouvelles technologies spécialement informatiques, la montée du tertiaire. Le PCF considéré comme un « vaillant petit soldat de la modernité », comme une société parallèle plus que comme une contre-société, est particulièrement concerné par ces évolutions qui touchent directement sa base électorale. Le parti est le dos au mur quand elles viennent « frapper de plein fouet » les métallurgistes de Longwy et de Denain. Il est (alors) incapable de combattre les effets sociaux de cette évolution moderne tant vantée. Il découvre que la nouvelle révolution scientifique et technique n'est pas une force historique abstraite et omnipotente, mais l'expression concrète des mécanismes capitalistes généraux qui mène implacablement à la désagrégation de l'industrie française, sauf dans quelques secteurs dits de pointe » (p.165).

En abordant la planète des nouveaux intellectuels et celle des jeunes, on découvre d'autres effets pervers de la modernité moins immédiatement visibles mais tout aussi réels. Des industriels d'une culture « de balayage », d'une techno-culture populaire et planétaire s'efforcent de combler le vide. A côté, les choses sérieuses sont lais-



sées aux mains des intellectuels de gestion, nouveaux scribes accroupis qui assurent le bon fonctionnement de la machine sociale : recherches scientifiques et techniques, relations humaines, pilotage global... Certes, quelques dissidents élaborent en marge une contre-culture inscrite dans un projet social alternatif porté par divers mouvements dont le CIIH constitue un bon exemple. Chesneaux n'est pas tendre pour les jeunes qu'il considère comme de « purs produits de la logique du système ». Privés des défenses et repères dont disposent les générations antérieures, ils constituent un matériau humain idéal, sans aucun sens critique. Particulièrement bien adaptés à la modernité, ils sont totalement dépendants de ses prothèses électro-culturelles. A ce titre, ils sont d'excellents révélateurs sociaux.

L'expérience de la gauche au pouvoir est évoquée pour marquer les limites du volontarisme politique dans le contexte actuel. L'Etat du PS est un Etat de la modernité qui malgré ses bonnes intentions ne peut que se soumettre aux impératifs du marché mondial. Il perpétue dans le monde des autoroutes et des ordinateurs, une culture politique de gauche, généreuse certes, mais qui ne peut offrir à un peuple d'usagers, qu'un socialisme-spectacle.

#### Les issues post-modernes

Quatre hypothèses sont ici envisagées. Une première hypothèse nous met en présence d'un contrôle social généralisé, d'un totalitarisme mou, genre « 1984 » particulièrement bien outillé avec les nouvelles technologies

notamment informatiques. Le capitalisme mondial a par-tout imposé sa loi avec ses zones intégrées riches et minoritaires (aujourd'hui 87 % des ressources de la planète sont accaparées par 13 % de la population mondiale), les pays dits socialistes en voie d'alignement et à la périphérie, les zones non-intégrées du Tiers-Monde livrées à la bidonvillisation accélérée, à l'exception de quelques enclaves hors-sol. Deuxième hypothèse : la guerre toujours absurde et cette fois suicidaire. Cette hypothèse est peu explorée. Ainsi, aucune mention n'est faite des analyses de Castoriadis et des problèmes posés par le militarisme soviétique...

La crise comme purge bénéfique constitue une troisième possibilité. C'est le pari de la présente politique gouvernementale qui voit dans l'investissement dans les nouvelles technologies (bio-industrie, électronique), une possibilité de sortie de crise. Il ne resterait qu'à organiser à côté, quelques transferts sociaux et à procéder à quelques réaménagements : décentralisation, souplesse introduite dans les temps de travail, importance croissante du tiers secteur, création d'espaces sociaux plus conviviaux...

La quatrième hypothèse est celle qu'avec Partant, Chesneaux considère comme la plus probable. C'est une situation de décomposition-blocage. Le capitalisme s'adapte certes, mais le social ne suit plus. Le Tiers-Monde affamé est totalement bloqué dans son développement ; l'Occident devient une forteresse assiégée. On est ici devant une hypothèse radicale, où il est estimé que le système actuel ne peut plus être amendé mais doit être totalement revu. Autrement dit : on ne sortira pas de la crise avec les remèdes que l'on nous propose actuellement. A qui faire confiance pour retrouver un semblant d'avenir, non plus de la programmation mais de l'indéterminé, de l'indéfinissable, un peu d'histoire ? Au « mouvement » répond Chesneaux, c'est-à-dire à la constellation formée par les écolos, les féministes, les sidérurgistes, les informaticiens critiques, etc. Certes, on peut estimer exagérément hétérogènes des diverses parties prenantes. On ne saurait oublier toutefois le lien puissant qui les unit : elles refusent toutes les situations présentes, elles sont toutes des « athées en modernité ». Les refus collectifs et individuels qu'elles expriment et qui traversent toutes les couches de la société, minent déjà le terrain. A côté du couple banalisation/interdépendance, émerge le couple autonomie/différence porteur de nouvelles valeurs. Ce sont des valeurs qui nous font refuser dès maintenant la méga-machine, le jeu guerrier de l'économie avec ses perdants et ses gagnants, les vaches sacrées du niveau de vie en soi, du progrès en soi...

On ne manquera pas de trouver Chesneaux particulièrement pessimiste dans le choix de cette quatrième hypothèse radicale. On lui reprochera à l'évidence, de passer un peu rapidement sur les bienfaits du progrès et de sous-estimer les capacités d'adaptation du capitalisme mondial... Ce n'est pas cette critique qui me paraît pertinente mais un reproche inverse d'optimisme ! Dans cet empire du non-sens fait de simulacres et de simulations dans cette ère du vide, qu'est devenue notre société, on voit mal en effet, comment fonder durablement un refus. L'absence d'une classe salvatrice se fait désormais cruellement sentir. Reste c'est vrai, un insupportable besoin de liberté. Mais jusqu'à quand ? Et qui viendra l'entretenir ? Au nom de quoi ?

André Malot

1) A propos du livre de Jean Chesneaux De la modernité. Ed La Découverte 1983.